

Après le 16 de ce mois, par exemple, inutile de le chercher, il sera à son bureau.

Comme c'est beau, la vie régulière comprise de cette manière là !

Leon Tichou

POURQUOI JE N'ECRIS PLUS...

A MADAME ADÉLIA CXXX

Parce que je n'ai plus de loisirs...

C'est là, je crois, la réponse que je vous ai faite, un jour. Pardonnez-moi, madame, je vous ai menti.

Quand j'ai voulu prendre la plume pour dire un mot au souvenir de l'amie que la mort vient de nous enlever, j'ai trouvé éparses, partout dans ma bibliothèque, vingt pages commencées.

Pourquoi je n'écris plus?—Est ce que je le pourrais vraiment dire?

Est ce que je sais vraiment pourquoi pendant de longs mois, toujours j'ai jeté loin de moi la plume quand dix minutes elle avait couru sous l'inspiration de ma pensée? Pourquoi, un soir, lasse, triste, je l'ai brisée?

Et pourtant, pauvre et chétif objet de mon âme, ô ma plume, tu es bien mon seul trésor, ma meilleure amie! Si tu m'as quelque fois apporté les douleurs et la souffrance, c'est bien toi aussi qui m'as donné le bonheur quand je l'ai un instant tenu;—le bonheur! ces grandes joies d'ici-bas qui fondent entre les doigts comme la neige du chemin....

Pourquoi je n'écris plus?—Je me le demande encore en repassant dans ma mémoire tout ce que vous m'avez dit. Et vous avez raison, madame, toujours j'ai eu un chant pour fêter l'automne: pleurs ou allégresse, toujours en moi il a su éveiller quelque écho.

C'est que cette saison est mienne, et j'aime sa grande voix à travers la nature qui défait sa toilette et laisse tomber son éclatant décor pour revêtir un caractère sombre, d'un quelque chose d'ineffablement doux qui s'empare de l'être. J'aime cette saison entre toutes, et cette année plus que jamais j'ai senti sa tristesse suave se mêler à mon âme.

Quand le devoir accompli, le cœur trop pesant, trop lourd pour se trouver seul avec lui-même, j'allais par les rues les plus désertes, sans but, sans chemin, je marchais; je marchais visage au vent, laissant la pauvre feuille déchirée venir battre et rafraîchir mon front, m'envelopper de sa dernière caresse en même temps que de son dernier parfum, je marchais jusqu'à l'épuisement, m'arrêtant quelque-fois sur le bord du chemin pour penser, rêver et prier....

Il s'élevait alors au dedans de mon âme un concert de pensées si intimes, un mélange de regrets si doux et si cuisants à la fois que quelques mots que j'aie pu dire, le meilleur et le plus vrai serait resté au fond de moi-même, inexprimé, inexprimable.

* *

Ma chère amie, la vie n'est pas la même pour tous. Pour vous, c'est une fête, et la coupe que l'on tient à vos lèvres semble vouloir vous verser jusqu'à sa dernière goutte le nectar et l'ivresse. Pour d'autres, elle est rude, méchante, cruelle, avare, cette vie: c'est un combat mesquin, une bataille sans fin où nous ne portons jamais les derniers coups.

Et voulez-vous l'apprendre? Regardez autour de vous. Que sont, pour le plus grand nombre des mortels, ces douzaines de mois qui s'enchaînent les unes aux autres?—que sont ces années qui tombent sans rien changer à l'inconstance, à la face hypocrite du monde, à son mouvement, à ses faux airs?

A l'instant où le temps retourne son sablier, qu'il met sur le front une ride, dans les cheveux un fil d'argent, je retourne aussi les pages qui se sont remplies au grand livre de ma vie.

Oh! je ne suis pas de ceux qui mettent des bourrelets à leur porte. J'aime à sentir les rafales du vent! Croiriez-vous que j'en éprouve des frissons et des terreurs? Non; elles donnent de trop grandes leçons à ceux que le destin malmène.

Je trouve moi, dans mon esprit, dans mon cœur dans mon âme, après ces moments de prostration extrême où je prends ma tête entre mes mains, où je la presse fortement, que j'en secoue tous les souvenirs, que je les vois, comme pour aiguillonner mon amertume ou mon extase, se faire tenace, comme pour m'arrêter devant un visage, un nom, un incident, un rien, s'obstiner à passer et à demeurer sous mon regard,—je trouve après ces moments assez de courage pour pousser de l'avant, pour répéter avec calme: Allons! l'an nouveau apparaît, allons!

Et quoi qu'on dise, j'aime ce vertige du temps qui nous emporte. A certaines heures même, je ressens un peu de sa fièvre, un peu de son délire. Ce sentiment chez moi a soulevé ici, il y a quelques années, une légère polémique: elle ne m'a rien laissé, sinon un désir plus impatient de jouer des coudes et d'avancer toujours.

Si le vieil an a eu pour nous des jouissances qui nous ont griés, des tempêtes qui nous ont battus et affaiblis, an nouveau, qu'apportes tu?

Ce n'est pas que j'attende de toi des bonheurs, mais les années qui viennent sont plus intéressantes que celles qui tombent, quelque extraordinaires en besogne qu'elles aient pu être:—l'inconnu! l'inconnu! voilà ce qui agite et fait courir les pauvres humains.

St. Maurice

SUR LES RUINES

I

C'est par une belle nuit du mois d'août; des ombres épaisses s'étendent sur les champs spacieux et les forêts silencieuses; tout est calme dans la nature.

Les étoiles brillent d'un vif éclat, et semblent, à cause de leur grand nombre, se confondre et former ainsi un vaste manteau tout brillant d'or. La reine des nuits monte lentement dans la sombre immensité des cieux; parfois on la voit au-dessus de quelques légers nuages, parsemés çà et là sur le fond du firmament, ceux-ci ressemblent alors à de hautes montagnes couronnées de neige.

Une petite rivière fait entendre son doux murmure, et un vent léger fait rider sa surface unie, et y décompose ainsi en mille paillettes d'argent la lumière blafarde de la lune.

Les zéphyrs gémissent entre l'épais feuillage, d'un bosquet dont les arbres touffus penchent tristement leur ramure vers l'onde limpide.

Non loin de là, près des eaux qui viennent expirer avec murmure sur le rivage, gisent dans une douce pénombre des débris déjà couverts d'un lierre abondant.

Rien ne parle plus à l'âme que des ruines; elles possèdent un je ne sais quel mystérieux langage du passé qui bouleverse tout notre être, et nous dit que tout ici-bas doit finir.

II

Un homme, fatigué des agitations du monde, s'avance dans cette douce solitude et s'assied près de ces ruines. Longtemps, il les regarde; bientôt des pleurs sillonnent ses joues creusées par la maladie et le chagrin. Soudain, d'une voix distincte, il dit ces nobles paroles: "O souvenirs de mon enfance, venez réjouir mon âme! Venez, car je veux pleurer dans le calme de cette nuit enchantée sur les écarts de ma vie."

"De ces décombres argentés par les doux rayons de la lune, s'élève le pur parfum de mes années d'enfance, années où je connus le bonheur près d'une mère qui inculpa en moi les principes d'honneur et de religion, qu'une vie agitée a malheureusement fait disparaître. J'aimais, dans ces heureux temps, à m'amuser près de l'onde murmu-

rante, et de ce bois ombrageux. Parfois, lorsque le soir commençait à cacher les cieux de son sombre manteau, et que le soleil jetait ses dernières étincelles, j'écoutais les sons purs et argentins de la cloche du monastère, annonçant aux gens de la campagne qu'il fallait prier.

"Oh! que j'étais heureux alors! Hélas, maudit soit le jour où je perdis ma bonne mère; elle était là, veillant à ma conduite, me répétant à chaque instant du jour les bontés de Dieu envers ses créatures, et j'étais pieux, j'aimais le Dieu de ma mère! De mauvais amis me perdirent; aujourd'hui, grâces, j'en suis sûr, à celle qui prie pour moi dans le ciel, je reviens, courbé sous la honte de mes fautes, pleurer sur les lieux témoins de mon enfance.

"Oui, ruines chéries, soyez maintenant témoins de mes chagrins".

III

Cependant, notre voyageur ne tarda pas à être plongé dans un doux sommeil.

A son réveil, l'aurore jette ses premières lueurs; les étoiles s'enfuient à l'approche du jour et l'astre des nuits pâlit. Les ombres se mêlent avec le jour, mais celles là finirent par disparaître peu à peu. L'Orient se revêt des plus riches couleurs; tout enfin annonce le réveil grandiose de la nature.

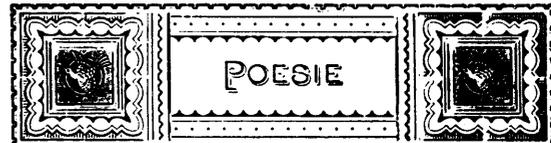
L'étranger, avant de quitter peut-être pour toujours ce rivage enchanteur et ces ruines éloquentes, redit ces paroles: "Adieu vestiges chéris, adieu!" Et les échos de ce lieu répétèrent tristement: "Adieu".

Des larmes nombreuses coulent sur les joues du malheureux. Il part avec une force nouvelle, et un courage à toute épreuve.

O vous qui souffrez, vous qui pleurez, songez que la vie de l'homme se résume en ces trois mots: "naître, souffrir et mourir".

Paul Durand

Décembre 1889.



L'HIVER

L'hiver vient d'arriver avec son froid cortège
De vivre étincelant, de neige et de frimas,
Et les petits oiseaux, que le bon Dieu protège,
Ont quitté nos bosquets pour de plus chauds climats.

Les grands arbres sont nus. Plus de fleur matinale
Dans les prés parfumés où tout nous souriait,
La neige déroulant sa robe virginale
Cache à nos yeux troubles tout ce qui nous charmaît.

Le chêne au front altier a perdu son feuillage.
Le peuplier revêt de neige ses rameaux,
Et l'amant ne va plus sous un épais ombrage
Converser, et souvent dormir près des ormeaux.

L'herbe tendre des prés, le gazon, la verdure.
Les bouquets embaumés de nos jardins en fleurs
Ont soudain disparu de toute la nature,
Et ce départ toujours nous fait verser des pleurs.

L'aquilon furieux souffle avec violence,
Le doux vent du zéphyr et la brise du soir
Ne se font plus sentir. Partout le froid intense
Du pauvre malheureux double le désespoir.

Au foyer, point de flamme, et point de nourriture,
Les pavés sont glacés: pourtant, sans vêtements
Le pauvre homme transi, pendant la nuit obscure,
Les yeux baignés de pleurs, cherche des aliments.

Puis voyez cet enfant, au milieu de ses larmes,
Montrant ses pieds glacés, demandant quelques sous
"Du pain, des vêtements, calmeront mes alarmes,
Donnez, donnez, donnez, je suis à vos genoux."

L'Hiver, le froid hiver avec sa blanche neige
Est rempli de chagrins, de peines, de douleurs.
Aussi pour l'écolier de notre beau collège,
Il chasse les plaisirs, amène les malheurs.

C'est la saison pourtant, où la chaste Marie
A la terre enfantu son divin Créa cur:
Où Jésus se fit homme. O sa sance chérie,
Je t'aime et pour toujours suis ton adorateur.

Montreal, décembre 1889.

EMMANUEL.